Le Dimanche de Roubaix-Tourcoing
Hebdomadaire — Illustré —
Dix pages d'actualité de contes et deux feuilletons intéressants
20 cent. à tous nos vendeurs et dépositaires.

79e Année. — N° 84. Le numéro : 25 centimes DIMANCHE 25 MARS 1934.

Journal de Roubaix

DIRECTRICE : MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS..... Nord et limitrophes ..... 6 mois, 22.00 ; 9 mois, 46.00 ; 1 an, 76.00 — Autres départements ..... — 30.00 ; — 48.00 ; — 90.00 — Belgique ..... — 25.00 ; — 45.00 ; — 80.00 — Union Postale : Tarif A ..... — 35.00 ; — 70.00 ; — 140.00 — Tarif B ..... — 50.00 ; — 100.00 ; — 200.00

REDACTION..... ROUBAIX ..... 69 à 71, Grande-Rue. Tél. 357.52, 337.58, 637.54.
ANNONCES..... TOURCOING ..... 36, rue Carnot. Tél. 37. — LILLE ..... 3, rue Faidherbe. Tél. 550.51. — PARIS ..... 12, boulevard des Italiens. Tél. Louvre 00.50. — MOUSCRON ..... 105, rue de la Station. Tél. 5.44.

CHEQUES POSTAUX 37 LILLE

UN CAMION DELAHAYE
GOBERT Frères, 204, rue Nationale, LILLE

La Semaine de bonté

La Semaine de bonté qui s'étend à toute la France entre le 14 et le 22 avril prochain, aura cette année, dans notre région où la bonté a tant de motifs de s'exercer, un rayonnement ardent.

Hé quoi ! dira-t-on. Une Semaine de bonté ! Faut-il n'être bon que sept jours sur une année qui en compte trois cent soixante-cinq ?

Qui peut croire que ce soit là ce qui nous est demandé ?

La bonté est naturelle en vous et chaque jour vous l'exercez autour de vous ? Soyez meilleur encore pendant cette semaine qui lui est consacrée. Ce n'est jamais difficile.

Mais, vous avez charge d'âmes : famille, collaborateurs, ouvriers ? Et peut-être, habituellement, pensez-vous d'abord, pensez-vous surtout à ceux qui sont le plus près de vous ? Qui pourrait vous en blâmer par ces temps si durs pour la plupart ?

Mais, en cette Semaine de bonté, soyez bons pour d'autres encore, que vous ne connaissez pas, qui ne vous connaissent pas, mais qui sont votre prochain tout de même.

Le reste de l'année, sans manquer d'exercer la bonté quand vous le pouvez ce qui domine vos préoccupations c'est vos affaires, vos devoirs, vos distractions légitimes.

Pourquoi ne voudriez-vous pas, vous comme tant d'autres, que l'idée de la bonté, que la pratique éclairée de la bonté devienne pour cette petite semaine entre cinquante-deux autres, votre préoccupation dominante, votre pensée fixe ?

On ne vous demande ni vos opinions, ni vos croyances. On vous croit seulement « humain », c'est-à-dire capable de faire un geste de bonté envers un autre être humain souffrant, faible, impuissant, sans lui demander non plus ni ce qu'il croit, ni ce qu'il pense.

Mieux : on croit la nature humaine assez élevée en vous pour que vous accomplissiez cet acte de bonté anonymement, en soldat inconnu de la bonté.

Ceux que vous aurez sauvés de la misère, du désespoir, de la tentation, peut-être du déshonneur, ignoreront votre nom. Vous ignorerez les leurs car entre vous et eux agiront des intermédiaires dévoués.

Ceux dont vous aurez été les bienfaiteurs ne sauront pas que tel ou tel a été bon pour eux, mais à cause de vous ils auront foi en la bonté humaine et cette foi-là aide souvent à vivre.

Mais, avons-nous besoin de tant dire pour gagner à ce beau programme une population toujours prête à la générosité ?

Précisons bien seulement que ce qui lui sera demandé ce sera, durant ces sept jours, de faire acte pratique, acte utile, acte de bonté.

Il est telles infortunes, telles faiblesses, qui ne sont que passagères, accidentelles ; un coup de main, une aide, une petite somme et voilà une existence remise à flot ; une barque humaine allait s'échouer, votre secours la fait voguer de nouveau heureuse et libre ; une flamme d'intelligence allait être mise sous le boisseau, grâce à quelques milliers de francs, vous lui ouvrez le champ de la connaissance et vous donnez à votre pays un futur Pasteur ; une maman, une veuve pourrait gagner la vie de sa famille si elle avait la petite somme voulue pour ouvrir un commerce ; votre large obole ou votre don modeste joint à beaucoup d'autres dons modestes tire d'affaire ces braves gens.

C'est pour de tels cas, pour mille autres aussi intéressants que votre intervention est demandée.

Il s'agit de tirer de l'ornière certains de vos semblables, de leur permettre de suffire à leurs besoins et de n'être plus à charge de la société.

Semaine de bonté : semaine où nous sécherons des larmes, où nous ferons luire le soleil dans des cœurs qui étaient sans éveil, où nous rendrons l'espérance à des âmes qui s'abandonnaient, où nous nous donnerons à nous-mêmes le bonheur d'avoir fait des heureux...

* *

Nous exposerons prochainement le fonctionnement de la Semaine de bonté. Disons dès aujourd'hui que le concours des directeurs et directrices d'écoles et celui des commerçants seront particulièrement demandés.

Les maîtres seront priés de vouloir bien présenter l'objet de la Semaine de bonté à leurs élèves, à la charité desquels seront proposés des cas de détresse.

Aux commerçants, on demandera d'accepter dans leurs magasins des troncs où pourront être déposées les oboles de leurs clients.

Ajoutons que les cas de détresse sont signalés au Comité par les différentes œuvres et dispensaires de la région qui seront chargées de la distribution intégrale des fonds.

La correspondance peut être adressée à la secrétaire du Comité de la Semaine de bonté, 29 bis, rue du Dragon, à Tourcoing.

BILLET PARISIEN

Le manifeste de M. Doumergue

(D'UN RÉDACTEUR SPÉCIAL.)

PARIS, 24 MARS (Minuit).

L'impression que dégage le manifeste lancé samedi soir au pays par M. Gaston Doumergue est avant tout une impression de bonne foi et de netteté.

Cette impression, on l'avait surtout lorsqu'à l'écoute, c'était la voix même du Chef du Gouvernement qui se faisait entendre. On sentait alors que par la bouche de cet homme s'exprimait la conscience même du peuple français, dont il représente si bien le calme bon sens, la confiance dans les destinées et la probité. Les scandales et les crimes d'une maffia se produisent dans une France profondément honnête. Il convient de ne pas attendre trop longtemps pour satisfaire la soif de propreté morale qui se manifeste dans l'opinion. Sur ce point, le Président du Conseil a exprimé une fois de plus sa volonté de justice.

Mais le passage vraiment significatif du discours radiodiffusé de samedi soir est celui qui est consacré au problème financier. M. Gaston Doumergue n'a pas caché la gravité de la situation. Malgré tous les efforts déjà accomplis en vue du redressement budgétaire, il reste encore beaucoup à faire. La règle intégrale de toutes finances, qu'il s'agisse de finances privées ou de celles de l'Etat, est de faire en sorte que les dépenses n'excèdent pas les recettes. Or, l'augmentation des recettes est chose impossible. Le Président du Conseil a montré que tout accroissement des impôts existants signifierait inévitablement l'aggravation de la crise économique, du chômage et, par conséquent, de la misère.

Il ne reste donc qu'à comprimer les dépenses. M. Gaston Doumergue a annoncé une chasse impitoyable aux abus, la suppression des offices onéreux, les compressions personnelles sans lesquelles l'Etat ressemblerait à ceux qui ne continuent leur train de vie qu'en s'endettant de plus en plus.

Cet appel au patriotisme et à la confiance lancé par le Président du Conseil sera, n'en doutons pas, entendu.

M. Gaston Doumergue s'est exprimé en phrases simples, directes, compréhensibles pour tous. Il a parlé avec l'autorité d'un père qui s'adresserait à ses enfants. Il n'a rien dit qui ne puisse être ratifié par le plus élémentaire bon sens.

Et c'est précisément là la supériorité de ce discours qui n'a fait aucune concession à l'esprit de parti et dont le but est sans conteste le plus possible l'intérêt français.

R...

Deux familles ouvrières, l'une de Roubaix, l'autre de Tourcoing, se partagent les deux premiers prix de 50.000 et 15.000 francs de notre Concours de la Plus Jolie Vedette

Suzy Vernon a recueilli 28.228 suffrages et Marcelle Chantal 26.902

Le "Journal de Roubaix" a porté hier la bonne nouvelle de leur succès aux gagnants qui indiquèrent exactement le nombre de voix de l'élue

M. ET Mme DUBOIS ET LEURS ENFANTS

M. ET Mme DEHOOGHE (l'un derrière l'autre, à gauche) ET LEUR FAMILLE

Le suffrage populaire a parlé.

Suzy Vernon est l'élue et deux braves familles ouvrières, l'une de Roubaix, l'autre de Tourcoing, se partagent les deux premiers prix de notre grand Concours de vedettes.

Vraiment, la chance ne pouvait mieux se prononcer et le *Journal de Roubaix* est récompensé de son geste.

Voici comment se sont effectuées les dernières opérations du dépouillement, avec le concours et sous la surveillance de Mlle Gaillard et Varkindère, huissiers :

Le sac réservé et plombé contenant le lot d'enveloppes prises au hasard, non ouvertes, non comptées et non classées a été ouvert. Les réponses ont été réparties aux noms des vedettes indiquées par elles.

Cet achèvement des opérations classait première :

SUZY VERNON avec 28.228 suffrages.

Et seconde :

MARCELLE CHANTAL avec 26.902 suffrages.

Or, parmi les réponses reçues, deux étaient absolument exactes et semblables.

Elles donnaient :

En réponse à la 1re question : « *Quelle est à votre avis, la plus jolie vedette ?* » : Suzy Vernon.

En réponse à la 2me question : « *Combien la vedette classée première obtiendra-t-elle de voix ?* » : 28.228.

C'étaient deux ex-æquo.

A la 3me question, subsidiaire : « *Quelle sera la vedette classée seconde ?* » qui avait été posée pour départager les ex-æquo, les deux concurrents avaient semblablement répondu : Marcelle Chantal.

En conséquence, cette question subsidiaire ne pouvait jouer.

Les deux concurrents avaient donc gagné ensemble les deux premiers prix, soit :

1er prix : 50.000 francs ;
2me prix : 15.000 francs.

Au total : 65.000 francs

qu'il ne reste plus qu'à partager entre eux, en remettant 32.500 francs à chacun d'eux, c'est-à-dire 32.500 francs à :

Mme Dehooghe, 7, rue Marceau, à Roubaix ;

Et 32.500 francs à :

M. Victor Dubois, 89, rue du Pont-de-Neuville, à Tourcoing.

Ainsi qu'on le verra plus loin, les gagnants des deux premiers prix ont été avisés samedi après-midi par nos soins de l'heureuse nouvelle et nous leur avons fait savoir qu'ils pourraient venir, dès lundi matin, toucher le montant de leurs prix en nos bureaux 63 à 71, Grand'Rue, à Roubaix.

Nous publierons lundi matin la suite des résultats.

Chez M. Victor Dubois

89, rue du Pont-de-Neuville à Tourcoing

Bien des missions, dont toutes n'ont pas le même agrément, nous attendent dans notre profession de journalista. Mais combien douce nous a paru celle qui nous avons remplie samedi après-midi.

Savoir que, dans quelques minutes, alors que nous roulions vers Tourcoing en compagnie du notre rédacteur en chef, M. Jacques Demey, nous allions dire aux vainqueurs du concours :

— Vous avez fait le concours du « Journal de Roubaix », n'est-ce pas ? Eh bien, c'est vous qui...

Qui est ce M. Victor Dubois, 89, rue du Pont-de-Neuville, qui est ex-æquo avec Mme Dehooghe, 7, rue Marceau, à Roubaix ? Dans quelques secondes, nous allons la savoir...

Les choses, autour de nous, semblent porter le reflet de la joie dont nous sommes les messagers. Cette après-midi de semaine anglaise, nos sentiments la font plus belle qu'un beau dimanche...

Mais nous voilà déjà dans le quartier du Pont-de-Neuville.

83, 85, 87, 89... voilà la petite maison propette et si accueillante de M. Victor Dubois.

Le cœur léger, nous sonnons.

C'est le fils de M. Dubois, Albert, âgé de seize ans, qui vient nous ouvrir.

— Mon père n'est pas là, dit-il, il travaille au jardin, à quelques pas d'ici.

Et son doigt nous désigna un terrain, de l'autre côté de la rue. Nous nous y rendons.

— M. Victor Dubois ? demandons-nous, une fois arrivés près de l'enclos où travaillent une dizaine d'employés, heureux de mettre à profit les loisirs du samedi après-midi.

M. Victor Dubois, occupé à faire un tas des poireaux qu'il enlevait de son jardinet, redressa la taille, toucha de doigt sa casquette et, à pas lents, vient nous rejoindre...

— Nous avons un mot à vous dire, M. Dubois.

Et alors, dans le petit chemin creux, près du jardin, à petites doses, pour ainsi dire, afin que le choc ne soit point trop brutal, nous annonçons la bonne nouvelle.

A peine la voyons-nous tressaillir, mais sur sa rude figure de travailleur, nous lisons une joie qu'il sait vite contenir. Les grandes joies ne sont-elles pas muettes ?

Cependant, brandissant la feuille de réponse au concours qui était la sienne et que nous avions apportée, il laisse éclater peu après sa joie :

— Recordez, dit-il à ses amis encore occupés dans les jardins, c'est moi qui gagne au concours du « Journal de Roubaix »...

Nous regagnons alors le domicile de l'heureux gagnant en sa compagnie *mais...* personne chez lui...

Son fils que nous avions rencontré tout à l'heure, ignorant le motif de notre visite, venait de partir en ville faire des courses et rejoindre sa mère.

— Attendez, on va les rattraper... nous dit le père.

En effet, Mme Dubois et ses deux fils se trouvaient un peu plus loin dans la rue à la plus proche station du tramway M.

Et M. Dubois de courir, en faisant de grands gestes avec les bras :

— Revenez, revenez, revenez vite.

Et il les rejoignit.

Déjà, sur le pas de leurs portes se pressaient des voisins, intrigués par ces allées et venues et par cette subite irruption de M. Dubois faisant de grands moulinets avec ses bras pour alerter les siens.

Bientôt, Mme Dubois, ses deux fils, Albert et Victor, âgés de 16 et 6 ans, et une voisine, Mme Forcada, avec ses deux enfants, s'engouffrent avec le papa dans la maison.

— Depuis l'âge de onze ans, nous dit-il, je lis le « Journal de Roubaix » et j'ai maintenant 48 ans.

— C'est 32.500 francs que vous avez gagnés lui expliquons-nous, parce que vous êtes ex-æquo avec une Roubaisienne.

— J'en suis bien content et puis, je vais pouvoir faire « enrager » ceux qui disent autour de nous que dans le Nord on ne gagne jamais rien aux loteries et aux concours. On rit de bon cœur. Puis il poursuit :

— J'avais la pressentiment que j'allais gagner... D'ailleurs, la femme du libraire, Mme Haehe, chez qui, tous les matins je prends le « Journal de Roubaix », m'avait dit : « Victor, je suis sûr que vous allez gagner ».

— Cela s'est vérifié, bravo ! et maintenant, dites-nous comment vous avez « fait » le concours ?

— C'est très simple, mon plus jeune fils est né le 28 février 1928. Alors j'ai pris son chiffre pour base.

(Lire la suite page 2).

« Il n'y avait plus beaucoup d'ordre ni d'autorité dans la maison... » déclare M. Gaston Doumergue dans un message qu'il adresse au pays

Et il demande aux Français de se rapprocher les uns des autres, d'oublier les querelles de partis, afin qu'il puisse réaliser le programme de réformes politiques et budgétaires dont dépend le salut de la France.

Paris, 24 mars. — Voici le texte du discours que le président Gaston Doumergue a prononcé samedi soir, à 20 heures, et qui a été radiodiffusé par les postes d'Etat :

POURQUOI M. DOUMERGUE A PRIS LE POUVOIR

Mes chers concitoyens, je me propose de venir, de temps en temps, m'entretenir avec vous. Je veux d'abord vous dire, aujourd'hui, pourquoi je suis sorti de la retraite où je vivais depuis près de trois ans et pourquoi j'ai accepté la très lourde charge du pouvoir.

Ce n'est ni par ambition, ni par intérêt, vous pouvez m'en croire. Après avoir servi du mieux que j'ai pu, pendant quarante ans la France et la République, je n'aspirais qu'au repos. Si j'ai renoncé à la retraite et en repos, c'est parce que le Chef de l'Etat et les chefs de partis m'ont appelé en me disant que la guerre civile était près d'éclater, qu'on s'était battu dans Paris, qu'il y avait eu des morts le 6 février et qu'il y en aurait beaucoup plus le lendemain, si je n'acceptais pas de prendre le pouvoir, la guerre civile, cette chose horrible, et qui risque d'amener cette chose encore plus horrible qui s'appelle l'invasion étrangère.

Je me suis rendu, en toute hâte, à Paris. J'ai accepté d'être président du Conseil, aussi rapidement qui possible, j'ai constitué un ministère en faisant loyalement appel à tous les partis.

L'ŒUVRE DE REDRESSEMENT

Il n'a pas dépendu de moi que tous fussent représentés dans le gouvernement. Cette manifestation d'union témoignant d'une volonté d'oublier, pour un temps, les querelles partisanes, aurait grandement facilité ma tâche : rendu plus rapide et plus aisée en même temps que plus durable l'œuvre de redressement nécessaire. La tâche du Gouvernement est vaste et ardue ; apaiser d'abord les passions surexcitées et, pour rendre cet apaisement plus prompt, poursuivre et punir sévèrement des coupables dont l'impudence et l'impunité ont très justement exaspéré l'ensemble de notre nation, qui est honnête, probe et saine.

L'œuvre de justice et d'assainissement moral ne pouvait pas attendre. Elle est en train. Elle se poursuivra, sans ménagement pour personne. Il faut que l'atmosphère soit bien purifiée pour que le Gouvernement puisse mener à bien tout ce qu'il y a à faire, et il y a beaucoup à faire. Il faudra donc du temps.

Il n'y avait plus beaucoup d'ordre, ni d'autorité, dans la maison. Nous devons donc, le plus rapidement possible, y rétablir l'un et l'autre. C'est indispensable et urgent si l'on veut sauver le régime parlementaire.

Ce salut exigera des réformes dans les lois qui régissent ce régime, des changements du méthodes, des mises au point dont l'expérience a démontré la nécessité, et aussi le retour à des disciplines trop oubliées, en même temps que l'adoption de disciplines nouvelles.

L'ÉQUILIBRE BUDGÉTAIRE

Mais auparavant et sans perdre de temps, une tâche s'impose à nous. J'ai pu faire voter rapidement le budget de 1934, dont la discussion menaçait de traîner d'une façon interminable : ce budget a besoin d'être solidement équilibré pour que le budget de 1935 soit, à son tour, assuré d'avoir un bon équilibre.

Il est indispensable que la situation financière de la France inspire au dedans et au dehors, la plus grande confiance. La valeur du franc ne doit pas pouvoir être contestée : elle a suffisamment fléchi. Le franc à quatre sous doit demeurer intangible pour que soit conservée la vertu d'économie du peuple français, dont certains se moquent, mais qui est infiniment précieuse.

Nous sommes travailleurs et économes et nous voulons le rester. Cela vaut mieux que d'être spéculateurs et nababs.

Comment équilibrer solidement le budget ? Dans le budget d'un Etat comme dans le budget d'un foyer, il ne faut jamais que la dépense soit plus élevée que la recette. Voilà la règle. Pouvons-nous augmenter la recette ? Il faudrait pour cela augmenter les impôts existants et en créer de nouveaux. Une pareille opération avec la crise économique qui sévit, est irréalisable. Augmenter les impôts, en créer de nouveaux, c'est vouloir accroître cette crise et accroître, par conséquent, le chômage.

Quand le patron n'a pas de commandes, l'ouvrier n'a pas de travail. Aussitôt que la chose sera possible, les impôts qui chargent trop lourdement la production et qui contribuent ainsi à maintenir les prix à un taux élevé, devront être réduits. Une telle réduction constituera un des meilleurs moyens d'action dans la lutte que le Gouvernement entend poursuivre contre la cherté de la vie. Nous arrivons donc à cette conclusion que, pour équilibrer le budget et avoir de bonnes finances, il n'est qu'un moyen : s'en tenir à ce qu'emploient actuellement presque tous les Français : se restreindre, leur train de vie. Il faut que l'Etat les imite et qu'il restreigne sérieusement son train de vie. Faute de quoi, des catastrophes surviennent à coup sûr, dont, comme premières victimes, ceux qui auraient refusé de se soumettre aux sacrifices indispensables.

LES ÉCONOMIES

Ce n'est ni vers nous dans les réductions de salaires pas ce qui les ont touchés par suite du chômage, ni vers les industriels et les commerçants qui n'ont pas de commandes, ni vers les ouvriers qui chôment ou dont les salaires ont été réduits, par suite de la gravité de la crise économique, que l'Etat peut se retourner pour ramener le chiffre de ses dépenses à celui de ses recettes. Quant il aura supprimé les abus, les doubles emplois, les offices coûteux, réduit les personnels beaucoup trop nombreux dans pas mal de services publics, l'Etat ne pourra pas hésiter de procéder à d'autres réductions de dépenses, à l'imitation de ce qui a été fait dans tous les pays à budget en déficit.

Le salut de nos finances et la sauvegarde de notre monnaie font de ces réductions une nécessité inéluctable. Hésiter à les faire, je vous l'ai déjà dit et je vous la répète, conduirait notre pays à des catastrophes. Vous pouvez m'en croire, mes chers concitoyens, tout ce que je vous dis m'est dicté par l'amour passionné que j'ai pour notre pays et par mon attachement au régime de liberté qui est le sien. Aucun autre sentiment, aucun intérêt personnel n'inspirent mes paroles.

UN APPEL A L'UNION

Je ne tiens pas au pouvoir. Je ne tiens pas aux honneurs. Je ne veux rien pour moi-même. Je n'ai aucun intérêt à ne pas dire ce que je pense et ce que je crois être la vérité.

Cette vérité, je vous la dirai toujours, dût-elle déplaire à ceux-ci ou à ceux-là. J'aspire au repos et à la retraite silencieuse qui conviennent à mon âge. Si j'ai renoncé, sans hésiter, à l'un et à l'autre, c'est uniquement dans l'espoir que ce que j'ai pu acquérir d'expérience au service de mon pays, pendant quarante ans et ce qui me reste encore de forces pourrait aider la France, grâce à votre appui et à votre confiance, à sortir victorieuse de la crise complexe et grave qu'elle traverse.

Le miracle que je ne peux pas faire

A LA MÉMOIRE DE L'AVIATEUR ARRACHART

(Photo N.Y.T.)

Le monument érigé à la mémoire du capitaine Arrachart par ses amis, a été remis à sa famille au cours d'une cérémonie intime au cimetière Montparnasse, à Paris. Ci-dessus, pris au cours de la cérémonie, à gauche : LE GÉNÉRAL DÉNAIN, ministre de l'Air, prononçant son discours. — A droite : LA FAMILLE DE L'AVIATEUR.

Avant les funérailles de la Reine-Mère de Hollande

LE CATAFALQUE SUR LEQUEL REPOSE LE CORPS DE LA REINE-MÈRE DE HOLLANDE AU PALAIS ROYAL DE LA HAYE